

эту работу. Если со временемъ такой каталогъ появится, задача изслѣдователя чрезвычайно облегчится. Въ этомъ каталогѣ будетъ значиться, что Іоаннъ Киннамъ помимо историческаго труда написалъ еще и похвальное слово, значащееся въ Миллеровомъ каталогѣ греческихъ Эскуріальскихъ рукописей¹⁾; кто интересуется напр. внукою Владиміра Мономаха Евпраксією - Зоею, тотъ въ этомъ (будущемъ) каталогѣ встрѣтитъ «царицу Зою» съ ея медицинскимъ трактатомъ «*Άλεξμια*» и увидитъ, что этотъ трактатъ находится въ Медичисо-Лаврентіанской библіотекѣ во Флоренціи. А безъ такого указателя мы почти всегда будемъ идти на ощупь, терять много времени на поиски того или другаго имени и часто совершенно напрасно.—См. еще рецензію О. Stählin'a въ *Byz. Zeitschrift*, XII. 611—612.

Хр. Лопаревъ.

A. Lombard, *Constantin V, empereur des Romains (740 - 775)*, Paris, F. Alcan, 1902, in-8°, III—175 pages. Prix: 6 francs.

Rien n'est plus suspect que les sources où il faut puiser l'histoire de Constantin V, car tous ceux-là, chroniqueurs ou hagiographes, qui ont écrit sur cet empereur sont des iconophiles, ses ennemis nés. Par bonheur, sous les déchirures de la haineuse légende qu'ils ont tissée autour de lui, apparaissent de ci et de là, parfois, quelques lambeaux de vrai et ces lambeaux permettent encore de reconstituer la véritable figure du prince. Homme de guerre, Constantin reconquit à vingt-quatre ans sa capitale et son trône, dont une révolte l'avait chassé de son vieux beau-frère Artavasde. Homme de guerre, Constantin effaça du pied sur le sol de l'Anatolie centrale la frontière arabo-romaine et il s'en alla la tracer plus loin vers l'est, du bout de son épée, vaillamment. Homme de guerre, Constantin assujettit les Slaves de Macédoine et, des années durant, promena son armée victorieuse jusqu'au Danube sur la Bulgarie écrasée. Homme de politique, Constantin eut la sagesse de retenir l'Italie byzantine autant qu'il fut possible et la sagesse plus grande encore de ne pas sacrifier les intérêts de son empire à la reconquérir. Homme d'administration, Constantin édicta des lois très sages, fortifia le gouvernement central, constitua une armée nationale, hellénisa les populations de ses Etats. Cela étant, son rôle dans la question des images ne peut-être que celui d'un réformateur jaloux d'épurer et de spiritualiser l'Eglise. Et la manière dont il conduisit la lutte contre les partisans des icônes, contre les moines surtout, n'eut rien des rigueurs qu'on s'est plu à lui prêter.

1) Cp. Gardthausen. S. 7: «Spanien, Escorial. Miller, E., Catalogue des mss. grecs de la bibliothèque de l'Escorial. Paris 1848», и только.

Tel est, en neuf phrases, le livre en neuf chapitres que M. A. Lombard, licencié ès lettres, vient d'écrire sur Constantin V, empereur des Romains, livre important où une impression compacte sans obscurité a permis de mettre énormément de choses en un nombre de pages relativement restreint. L'auteur est un byzantiniste d'avenir, élève de M. Diehl en Sorbone, et son oeuvre est présentée au public par une préface de l'illustre maître. Cette circonstance me dispense de dire que nous avons là un ouvrage sérieux, scientifique, sans lequel il ne faudra plus vouloir aborder l'étude du VIII-e siècle byzantin. Mais noblesse oblige. Et au lieu de m'arrêter à de vains éloges, au lieu de montrer combien le livre est correct et attachant de style, simple et habile d'ordonnance, je crois plus profitable d'exposer en quelques mots les réserves d'ensemble et les critiques de détail que m'a suggérées une lecture attentive.

Donc, on dit beaucoup depuis quelques années que Constantin V fut un grand empereur. Et il n'y a que justice à cela si on l'envisage de certains côtés. Mais ce pauvre Copronyme a été si maltraité depuis dix longs siècles que ses historiens actuels, par compensation, ne savent plus présenter sa personne ou raconter son règne, sans le voir également grand de tous les côtés à la fois. M. Lombard a-t-il su éviter cet écueil? Il y a tâché assurément, mais il aurait pu et dû, je crois, y réussir davantage.

C'est la thèse bien connue de l'historien grec Paparrigopoulo que, point rajeunie assez, nous retrouvons dans son livre. Or, qu'on le veuille ou non, la réhabilitation des empereurs iconoclastes tentée par Paparrigopoulo est une oeuvre de réaction historique à laquelle, comme à presque toutes les oeuvres analogues, il est arrivé de verser quelque peu dans l'outrance. On pouvait, je le veux bien, la prendre pour guide et, sur plusieurs points, la suivre hardiment jusqu'au bout; mais il fallait aussi, sur plusieurs autres, marcher d'un pas moins résolu et s'arrêter net en deçà. Il est regrettable que M. Lombard ne l'ait point compris. En exagérant parfois la pensée du maître là même où elle exigeait le plus d'être adoucie, il a fait une grosse erreur. Son ouvrage y a gagné de paraître dicté par le parti-pris. A tout le moins, son tableau du basileus y a gagné d'être peint avec des couleurs trop souvent empruntées aux riches trésors d'une imagination complaisante. Si avec les chroniqueurs nous avons un Constantin peut-être noirci à plaisir, nous avons avec lui un Constantin sûrement blanchi à l'excès et en fin de compte le vrai Constantin reste encore à peindre.

Je suis d'accord avec M. Lombard pour louer les grandes qualités militaires de Constantin V. De même, encore que la perte de l'Italie byzantine, si fatale fût-elle, ne puisse être un sujet de gloire pour lui, qui la perdit, j'applaudis de tout coeur à l'ensemble de sa politique extérieure. Mais à côté de l'homme du dehors, il y a l'homme du dedans, celui de la politique intérieure et de la vie privée. Cette homme-là, dans Constantin V, a-t-il droit aux mêmes éloges?

Sur la conduite intime du basileus nous avons le témoignage des au-

teurs byzantins qui est écrasant. Ce témoignage, notre moderne historien s'évertue à le ruiner, à le saper, à l'écarter. Il ne va pas sans doute jusqu'à faire de son héros un dragon de vertu; mais il le défend, mais il plaide en sa faveur toujours, excusant ses fautes, les atténuant, les niant même. Nier, rien de plus simple. Encore faudrait-il, pour en agir de la sorte, s'appuyer sur quelque donnée précise. Or, les preuves manquent, les preuves sérieuses. Que le diacre Etienne, que l'higoumène Théophane, que le patriarche Nicéphore soient trois calomniateurs, qui en ont menti, nous ne le savons somme toute que par les affirmations ou les insinuations semées tout le long du livre de M. Lombard. N'est-ce pas trop peu?

Quant à l'homme de gouvernement intérieur, c'est ici surtout qu'il faut en rabattre. A lire son historien, Constantin V compterait parmi les plus grands réformateurs qui aient jamais porté la couronne. Réformateur, en quoi le fut-il, je vous prie? Sur quel point de politique intérieure prit-il des initiatives susceptibles de lui valoir un si beau titre? Qu'il ait eu de l'intelligence et de l'activité, je l'admets sans peine; mais les réformes de tout genre que l'on porte à son actif, les grandes réformes dont on nous assourdit les oreilles, ces grandes réformes-là où sont-elles?

Je les cherche en vain dans le domaine législatif. C'est par là principalement, nul ne l'ignore, que l'on a voulu réhabiliter les empereurs iconoclastes, et l'on a très réellement découvert, en effet, un code qui fait le plus grand honneur à Léon III l'Isaurien et qui nous montre en ce fondateur de dynastie autre chose qu'un heureux soldat. Mais en quoi le code en question regarde-t-il Constantin V? Promulgué dès 739, il précéda son avènement de plusieurs mois et ne fut son oeuvre d'aucune façon. Avec ce code, qu'on nomme *Ἐκλογα*, M. Lombard mentionne le νόμος γεωργικός et le νόμος ῥοδίων νηυτικός. Mais pourquoi? Ces textes juridiques sont-ils des lois impériales? Appartiennent-ils au règne de Constantin V? Dernièrement, à l'Institut archéologique russe de Constantinople, M. Boris Pančenko en faisait l'objet d'une conférence publique et c'était pour soutenir le contraire. A son avis, et l'avis de ce spécialiste vaut bien quelque chose, les deux textes n'ont rien de commun avec les constitutions émanées de l'autorité souveraine et leur date doit rester flottante sur un espace de plus de trois siècles. Et que reste-t-il après cela du Constantin V grand législateur?

Jetez un simple regard attentif sur les autres réformes qu'on lui prête et vous ne leur trouverez pas plus de réalité. L'organisation de l'empire en thèmes existait bien avant Constantin V: l'unique part qu'il y prit fut d'instituer par voie de dédoublement le thème asiatique des Bucellaires. La création «d'une armée vraiment nationale» ne saurait lui être davantage attribuée: outre que Byzance ne posséda peut-être jamais pareille institution, ce n'est pas l'avoir créée que de s'être vu obligé, pour conjurer le péril bulgare, d'appeler dans l'armée et les forteresses de Thrace des contingents empruntés à toutes les provinces d'Europe et d'Asie. Enfin, le déplacement de populations entières arrachées d'ici et transplantées là était déjà dans

les traditions byzantines: en procédant à ces rudes façons de repeupler un pays, Constantin marcha tout simplement sur les traces de Justinien II, et l'on peut se demander si les masses d'Arméniens et de Syriens hérétiques entassées aux portes de Constantinople furent vraiment un rempart contre les Bulgares, une source de force pour l'Etat et de sécurité pour la capitale.

Ici, non contents de contester les initiatives si prônées de Constantin V, nous en arrivons à critiquer sur plusieurs points le fond même de sa politique intérieure. Il ne fut point, nous dit-on, l'ennemi des arts. Fort bien; mais où sont les monuments qu'il a bâtis durant son long règne de trente-cinq ans? Je les cherche des yeux et, hormis l'aqueduc de Valens réparé, je ne vois que des couvents ruinés, que des églises renversées, que des mosaïques arrachées, que des peintures abîmées. Il assura, nous dit-on encore, «le bien-être des populations». Fort bien; mais n'est-ce pas sous lui que, pour satisfaire le fisc impérial, les agriculteurs se virent dans l'obligation de céder leur récoltes à un prix dérisoire et que, surchargés d'impôts, les paysans réfractaires périrent aux branches de leurs arbres, la corde au cou? Libre à M. Lombard de chanter ce bien-être et d'applaudir celui qui, par de tels moyens, fit abonder l'argent dans les caisses de l'Etat et les vivres dans les magasins de Constantinople. Pour ma part, j'estime qu'il y a là plutôt de quoi blâmer Constantin V administrateur. Et j'éprouve, par ailleurs, quelque peine à reconnaître un politique avisé dans cette longue affaire des images où, tout en s'aliénant les chefs de l'Eglise, pontife romain et patriarches orientaux, Constantin ne réussit qu'à troubler la tranquillité publique et à devenir l'effroi, souvent le bourreau, de ses propres sujets.

Que le culte des icones donnât déjà lieu à quelques abus, cela se peut. Que le monachisme, tel qu'il était organisé, eût besoin de réformes, et profondes, cela est certain. Mais il y avait là, d'une part une question purement religieuse, d'autre part une question mixte, où le basileus devait compter avec les représentants autorisés de l'Eglise. Léon III, en proscrivant toute image, Constantin V, en continuant la politique paternelle aggravée de la guerre aux moines, allaient à des excès qui les mettaient dans l'impossibilité d'obtenir cet indispensable concours de la puissance spirituelle. Ce fut là leur première erreur. Leur seconde fut, désavoués et condamnés par l'Eglise, de croire qu'ils étaient de taille à triompher quand même. Et si l'on comprend dans une certaine mesure que l'Isaurien, une fois engagé, ait cru devoir à son impérial orgueil de poursuivre, d'ailleurs très modérément, la lutte entamée, on comprend moins que le Copronyme, point lié par l'initiative de son père et averti par l'insuccès de l'expérience faite, ait jugé bon de rouvrir l'affaire, d'y épuiser son indomptable énergie, d'y sacrifier la tranquillité et la vie de ses sujets. Rien, à tout le moins, ne l'excuse de s'être porté à dogmatiser contre l'épiscopat tout entier, même celui que son influence avait fait si iconoclaste, et d'être allé, lui, prince orthodoxe, déter-

rer du pied dans la nécropole des vieilles hérésies je ne sais quelles opinions saugrenues contre la Vierge et les saints.

C'est pour ne point convenir de ces égarements, c'est pour trouver son héros admirable en tout, que M. Lombard ne me paraît pas avoir écrit sur Constantin V le livre définitif que l'on attendait. Et son ouvrage aurait dû aussi, pour être définitif, s'interdire mille et une fautes de détail que le lecteur le moins averti ne saurait manquer d'y découvrir.

J'attirerai en particulier l'attention sur les noms propres byzantins. Avant de les habiller de façon ou d'autre l'auteur moderne hésite nécessairement, tirillé qu'il est par les exigences contraires de l'usage reçu et de l'exactitude scientifique. Aussi tous, tant que nous sommes, accumulons-nous chaque jour les inconséquences sur ce point. Mais peut-être M. Lombard en abuse-t-il.

Voici d'abord les noms de lieux. Si des raisons de commodité et d'analogie permettent peut-être de rendre par un seul mot neutre les expressions toponymiques où l'on trouve en grec le nom d'un personnage éponyme au génitif, pourquoi choisir ici le neutre en *on*, là le neutre en *um*? C'est à cinq ou six lignes de distance (p. 166) que μονή τοῦ Δίου, monastère du moine Dios, est rendu par *monastère de Dion*, et μοναστήριον τοῦ Φιλιππίκου, monastère du général Philippique, par *monastère de Philippicum*. Sur-tout, à citer dans une seule et même phrase trois monastères également désignés en grec par le nom de leur éponyme, il semble qu'on ne devrait pas, après avoir donné ce nom pour les deux premiers, employer la dénomination neutre pour le troisième. C'est là pourtant ce que fait M. Lombard en écrivant, p. 162: «Le couvent de Callistrate, celui de Maximius et celui de Dion». La diversité de forme neutre ne se trouve pas que dans le cas signalé ci-dessus. Ainsi, entre autres exemples, vous pouvez lire d'une part Medicion (p. 3), Opsikion (p. 23), Akroïnon (p. 23), Kamachon (p. 38), Strongylon (p. 57), Sakkoudion (p. 171), et d'autre part Cynegium (p. 7), Amorium (p. 39), Pelagium (p. 149), Miliun (p. 158), Monocium (p. 166). De plus, pourquoi tantôt franciser et tantôt point? Je remarque Monemvasie d'un côté (p. 194) et Mesembria de l'autre (p. 56), Sylée ici (p. 136) et Sylaeon là (p. 165). Il faudrait peut-être aussi éviter de donner deux genres au même nom: la prison τῆς Φιάλης, indiquée deux ou trois fois comme *prison de Phialé* (p. 158), s'étonne de devenir si souvent la *prison du Phiale* (p. 139, n. 2; p. 152; p. 156, n. 3). En outre, il y aurait peut-être lieu de ne pas estropier les mots. C'est sans doute parce que le traducteur latin a écrit *monasterii Pelecitae* que φροντιστηρίου τῆς Πελεκητῆς est devenu *monastère de Pelecita* (p. 162, cf. p. 8). Mais pourquoi le fort que Nicéphore (p. 66 de Boor) et Théophane (a. 6284 et 6288) nomment Μαρκέλλαι se transforme-t-il en fort de *Marcellus* (p. 44) et pourquoi la bataille livrée dans ses environs est-elle appelée la *victoire de Marcellus* (p. 44, n. 4; p. 45) ou la *défaite de Marcellus* (p. 45)? Amputer les expressions géographiques ou topographiques ne vaut pas mieux que les estropier. M. Lombard mentionne cent fois et plus

le martyr Etienne du mont Saint-Auxence. Comment le fait-il? Toujours, sauf deux ou trois fois au dernier chapitre, en l'appelant *Etienne d'Auxence* ou *l'abbé d'Auxence*. C'est pousser l'amour de la concision un peu loin. Dit-on *le sous-préfet de Flour* pour désigner le haut fonctionnaire installé à Saint-Flour? Dit-on *l'hospice de Bernard* pour indiquer le fameux établissement du mont Saint-Bernard? Et sans doute Constantin V, ce laïcisateur de premier ordre, supprimait le mot *saint* de partout, mais Constantin V n'est plus, et l'usage contraire a subsisté en géographie qui fait loi.

Les mêmes observations ou des observations analogues s'imposent pour les noms de personnes. Pourquoi chez M. Lombard les noms à forme grecque comme Rhendakios (p. 42), Toctos (p. 50), Baïanos (p. 51), Podopagouros (p. 146) alternent-ils avec les noms à forme latine comme Tricacabus (p. 110), Agallianus (p. 129), Leucadius (p. 139), Choniata (p. 144, n. 2), ou à forme française comme Lardotyre (p. 8; p. 153), Aulicalame (p. 90, n. 8), Méliissène (p. 154), Koutzodactyle (p. 162). Si l'on francise complètement un nom aussi byzantin que Théostéricte (p. 153), si on ne craint pas d'écrire Théodule (p. 150, n. 2) à côté d'iconodoule (p. 133), je ne vois aucun motif de dire *Antonius* (p. 10; p. 90, n. 8; p. 132) au lieu d'Antoine, ou *Basilius* (p. 110; p. 135) au lieu de Basile. Si l'on traduit Στέφανος par Etienne, non par *Stéphane*, quelle nécessité de traduire Ἰάκωβος, non par Jacques, mais par *Jacob* (p. 171)? La *Vie de Tarasios* inscrite à la bibliographie n'est-elle pas celle du personnage constamment appelé *Tarasius* dans le cours du livre? Et comment Συγκλητοῦς de l'hagiographe Etienne devient-il *Synclétos* (p. 158; p. 159)?

Il me faut également déplorer les fautes d'impression. Tels de mes propres articles parus à l'étranger sont de petites horreurs typographiques, mais cette circonstance, en me rendant indulgent pour autrui, ne fait pas que pareilles fautes ne soient parfois très désagréables chez M. Lombard. Tout lecteur y corrigera sans peine *la mère Noire* (p. 32) et *Constant Porphyrogénète* (p. 112); mais d'aucuns peut-être s'y heurteront-ils à *Berkos* (p. 43) pour Derkos, ou à *Maximius* (p. 162) pour Maximinus. De même, en lisant, p. 13: «Le mot κόπρον, fumier, ne figure pas...», l'helléniste hargneux sera capable, pour une malheureuse lettre grecque changée, de crier au barbarisme. Et aussi, en lisant, p. 4: «La Lettre à Théophile, écrite dans les dernières années du règne de cet empereur, c'est à dire vers 845...», le chronologiste méchant sera dans le cas, pour un pauvre chiffre transformé, de se demander si l'auteur n'ignore point à quelle date mourut Théophile. Mais ce sont les citations grecques surtout, même le mot *trissagion* imprimé en caractères latins (p. 93), qui laissent à désirer. L'accentuation en est tout particulièrement défectueuse, et je le regrette.

Mêmes regrets pour deux ou trois contradictions, d'ailleurs légères. Constantin V est associé au trône ici en 720 (p. 22), là en 721 (p. 84). L'année de l'ère mondaine commence ici le 25 septembre (p. 27, n. 6; p. 53; p. 58, n.; p. 103, n. 4), là le 1-er septembre (p. 45). Les plaintes provoquées

par telle intrigue sont prêtées ici à l'empereur Constantin V (p. 74), là au pape Paul I-er (p. 75).

On devine à cela que l'acribie scientifique fait parfois défaut dans l'ouvrage. Si le Bosphore est bien ce que Denys de Byzance a décrit, on ne peut dire (p. 135) que «le palais d'Hiéria» était «situé sur le Bosphore». Et si Nicomédie est bien la ville que tout le monde sait, on ne peut écrire (p. 162) que le «mont Saint Auxence» était debout «près de Nicomédie». Constantin V, basileus d'Orient, n'avait pas de «palais *royaux*», p. 157, et ne donnait pas de «festins *royaux*», p. 160. Les tribues slaves soumises à Constantinople, la Rome nouvelle, ne veulent pas être appelées «sujettes de Rome», p. 97, ni leurs chefs «sujets de Rome», p. 98. Ce n'est pas ἀπό σειρᾶς (p. 46, n. 5) que C. de Boor a rétabli dans tel passage de son édition de Nicéphore, mais bien ἐκ σειρᾶς. Ce n'est pas «30» en chiffres (p. 171) ou «trente» en toutes lettres (p. 153) qu'étaient les compagnons de Théostéricte martyrisés par Michel Lachanodracon, mais bien 38, trente-huit. Ce n'est pas, dans Théophane, au «baptême de Léon Chazare» que le patriarche Anastase prit part, mais bien à son couronnement (p. 29 n. 6). M. Lombard dit quelque part (p. 158) au sujet de Saint Etienne: «Constantin . . . le fait comparaître une seconde fois au Milium». Ni à l'endroit indiqué en note, ni ailleurs, l'hagiographe du saint ne signale cette prétendue comparution. M. Lombard écrit plus loin (p. 166) à propos du même martyr: «Lorsqu'il a été enlevé de l'île de Proconnèse, la soeur du saint peut se retirer librement dans un couvent de la ville, celui de Monocium». Cette soeur d'Etienne, comme l'atteste tel autre passage de l'hagiographe, s'était retirée dans un couvent, de la ville une trentaine d'années plus tôt. Pourquoi, opposé à l'accusatif θεότοκον (lisez: θεοτόκον), *mère de Dieu*, l'accusatif χριστότοκον (lisez: χριστοτόκον) *mère du Christ*, est-il traduit (p. 118) par *mère de Jésus*?

Cet exemple de traduction defectueuse m'amène à dire que les textes grecs ne sont pas rares que l'auteur a compris ou rendus avec des inexactitudes inacceptables. Voici toute une série de ces infidélités.

1) Tel ancien moine, dit M. Lombard (p. 15), «devient prêtre du palais Sophianum, où l'empereur célébrait ses pompes impures, et on le nomme *pape de la joie*». Ceci est emprunté à l'hagiographe Etienne, mais combien mal. D'abord, c'est du fameux palais appelé Σοφιαναί et non Sophianum qu'il s'agit. Ensuite, c'est l'empereur en personne et non pas *on* qui donne le surnom méprisant. Enfin, c'est *papas* et non *pape* qu'il faut traduire. Si M. Lombard avait un peu plus le culte des accents, j'allais dire la tonolâtrie, il n'aurait pas confondu le mot périspomène qui désigne l'humble prêtre, avec le mot paroxyton qui désigne les deux hiérarques de Rome et d'Alexandrie.

2) «Artavasde, écrit M. Lombard (p. 28), réussit à éloigner la flotte des Cibyrhéotes au moyen du feu grégeois». Théophane, la source indiquée, dit tout le contraire. On y lit que les bateaux d'Artavasde étant sortis du port

de Constantinople, ceux des Cibyrrhéotes sortirent du port de Saint-Mamas et les repoussèrent.

3) Après avoir mentionné une sentence d'exil portée contre le patriarche Théodore d'Antioche (p. 36), M. Lombard ajoute: «Et le siège du patriarcat fut même momentanément déplacé». Ce disant, il se réfère à Théophane. Quelle phrase, quel mot de Théophane indique-t-il rien de pareil?

4) A la bataille d'Anchialos du 30 juin 762, écrit M. Lombard (p. 47), «la mêlée dura depuis l'aurore jusqu'à la nuit». Depuis l'aurore? La *Chronographie*, seule source qui indique la durée du combat, en fixe le début à cinq heures, et je ne sache pas que cinq heures, dans la façon de compter des Byzantins, voisinent précisément avec l'aurore.

5) Dans telle circonstance, dit M. Lombard d'après Nicéphore (p. 98), l'empereur racheta certains prisonniers chrétiens «contre 2500 vêtements de soie». Point du tout, ce n'est point le chiffre des vêtements que donne le chroniqueur, mais bien celui des prisonniers. Ces derniers étaient au nombre de 2500, les vêtements en nombre ignoré.

6) A propos de l'abondance où était Constantinople en 767, M. Lombard (p. 100) écrit: «Nicéphore lui-même dit que le peuple attribuait cet abaissement du prix de la vie à la fertilité du sol, etc. Ce que Nicéphore dit, c'est que cette manière de voir était celle des imbéciles: τοῖς μὲν ἀνοήτοις.

7) Constantin, écrit M. Lombard (p. 101), fit réparer plusieurs églises qui tombaient en ruines». Et il cite à l'appui la Chronique de Nicéphore. Une honnête récompense à qui trouvera dans cet ouvrage une phrase qui fasse honneur à Constantin V de pareilles réparations!

8) Une lettre que saint Théodore Stoudite, ce père spirituel de tant de moines, adresse Νικολάω τέκνω, à son fils *Nicolas*, M. Lombard la fait parvenir en latin *Nicolao Techno* (p. 135, n. 7)!

9) Constantin, écrit M. Lombard (p. 138) en traduisant Nicéphore, «publia un dogme impie, afin que les images fussent enlevées complètement et que ceux qui les adoreraient ou les imploreraient par leur nom fussent soumis au supplice». Implorer une image par son nom, qu'est-ce à dire? Le grec est: τοὺς δὲ προσκυνοῦντας ἢ τὸν ὑπὲρ αὐτῶν λόγον πρεσβεύοντας. Ce que Le Quien (Migne, P. G., t. XCIV, col. 778 c) a traduit: «quique eas adorarent vel pro earum defensione verba facerent». La traduction de Le Quien ne serait-elle pas la vraie?

10) Dans un passage destiné à prouver que les iconoclastes bâtirent des églises (p. 142) M. Lombard écrit: «Le patriarche Nicétas fit reveler et réparer quelques édifices de l'Eglise catholique». Cette phrase est inspirée de Nicéphore. Mais que dit cet auteur? Simplement que le patriarche restaura τινὰ τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας κτίσματα, c'est-à-dire quelques dépendances de Sainte-Sophie, quelques immeubles appartenant à Sainte-Sophie. La différence est grande.

11) M. Lombard (p. 145, n. 5) fait dire à Théophane parlant de certains iconophiles: «Tous ceux qui., tous ceux-là étaient tourmentés comme

ennemis de l'empereur et leur nom était oublié». Le texte de la Chronographie porte: *καὶ εἴπου τις . . . , ὡς ἐχθρὸς τοῦ βασιλέως ἐκολάζετο καὶ ἀμνημόνευτος ὠνομάζετο*, anno 6259. Ce qu'il faut traduire: «Quiconque . . . , celui-là était tourmenté comme ennemi de l'empereur et était appelé *ἀμνημόνευτος*». C'est par cette épithète en effet que le Copronyme se plaisait à désigner les iconophiles et surtout les moines. L'hagiographe Etienne nous le dit formellement: *τοὺς ὑπ' αὐτὸ σχῆμα καταλεγόμενους, ἀμνημονεύτους ὠνόμασεν* (Migne, P. G., t. C, col. 112 a). Et dans toutes les phrases du basileus rapportées par cet auteur, le mot *μοναχός* est invariablement remplacé par le mot *ἀμνημόνευτος*, par exemple col. 1112b, 1124a, 1128b, 1133a, 1136b, 1156b, 1176a. La suprême injure de Constantin contre le reclus du mont Saint-Auxence, ce fut: *ἀμνημονεύτων ἀμνημονευτότερε!* (col. 1157c). D'ailleurs, le témoignage de Nicéphore (Migne, P. G., t. C, col. 524 a) confirme celui de l'hagiographe.

12) Plus loin (p. 150), dans une peinture peu flattée du monachisme, M. Lombard écrit: «Le concile de Nicée dut prendre des mesures contre le luxe de certains moines». Mais où le canon XVI, cité en note, parle-t-il des réguliers? Le concile vise uniquement les séculiers, il nomme uniquement les évêques et leur clergé, il n'a pas un seul mot pour les moines. Evidemment, M. Lombard s'est mépris sur le sens des mots *ιερατικὸν ἄνδρα* et *ιερατικῆς τάξεως*.

13) Une ligne au dessous, M. Lombard ajoute en se référant au canon XX: «Il existait des couvents mixtes d'hommes et de femmes». Voilà qui est grave. Mais dans quel dictionnaire *διπλᾶ*, *doubles*, équivaut-il à *μικτά*, *mixtes*? Les écoles doubles, ces constructions divisées en deux parties distinctes réservées l'une aux garçons, l'autre aux filles, ne se confondent pas, que je sache, avec les écoles mixtes où les élèves des deux sexes vivent côte à côte sous l'œil d'un maître ou d'une maîtresse unique. De même pour les couvents. A Byzance, tout monastère double était constitué par deux communautés distinctes installées en des constructions contiguës ou simplement voisines. Si le concile s'occupe de cette situation, c'est que de ne former qu'une seule personne morale, de vivre sur le revenu des mêmes propriétés, de se trouver sans cesse dans une proximité trop grande, cela n'allait pas sans de très réels inconvénients.

14) Ailleurs (p. 155), désireux d'atténuer les méfaits iconoclastes, M. Lombard dit: «Le texte . . . du concile de Nicée, après avoir rappelé les violences dont furent victimes les moines, termine l'énumération en disant: *Il y eut même des homicides*». Ces derniers mots ont la prétention de traduire: *καὶ τὸ δεινότατον πάντων, τὰς μαιφονίας*. La vérité est que le texte conciliaire détaille tous les sacrilèges et toutes les persécutions dont se sont souillés les iconoclastes, qu'il les énumère par gradation ascendante et qu'il s'arrête comme de juste sur *la chose la plus grave de toutes, les homicides*.

15) Un Léon, dont Théophane dit qu'il était *ἐξ ἀββάδων*, M. Lombard l'appelle l'abbé Léon (p. 161, p. 162). Des métropolitains que Léon IV choisit, dit le Chronographe, *ἐκ τῶν ἀββάδων*, M. Lombard les fait choisir parmi

les *abbés* (p. 168, n. 4). Ailleurs (p. 150, n. 5), M. Lombard voudrait nous apprendre que le mot ἀββῆς signifie non pas seulement abbé, mais aussi moine, père». M. Lombard pourrait-il me citer beaucoup de textes vraiment byzantins où ἀββῆς signifie autre chose que moine? Ce mot, il est vrai, se rencontre avec le sens d'higoumène sous la plume de quelques anciens auteurs comme Dorothee, sous la plume aussi de quelques très rares jurisconsultes ou canonistes qui se sont inspirés du code Justinien et des Nouvelles, sources latines de langue ou tout au moins d'inspiration. Mais en dehors de là et spécialement chez les écrivains du IX-e siècle, chroniqueurs ou hagiographes, un pareil sens n'a rien à faire. Le mot ἀββῆς doit s'y entendre du religieux en général. Les ἀββῆδες de Byzance étaient les *frati* de Naples.

16) Parmi tels religieux, écrit M. Lombard (p. 161), «beaucoup furent perdus, abandonnèrent leurs ordres». Cela pour traduire les trois mots πολλοὶ... λειποτακτήσαντες ἀπόλωντο de Théophane. M. Lombard s'imaginerait-il que le monde byzantin du VIII-e siècle possédait des ordres monastiques?

En voilà assez; arrêtons-nous. Si quelques-unes de ces inexactitudes sont de pures distractions, le plus grand nombre m'en paraît dû au peu de familiarité de l'auteur avec les choses ecclésiastiques de Byzance. Car il ne se borne pas à errer sur le sens de παπᾶς, d'ἀββῆς, de μοναστήρια διπλᾶ, de ἱερατικὸν ἄνδρα et de καθολικῆς ἐκκλησίας. Il nous dit en des expressions curieuses (p. 31, p. 102, p. 56) que la fille du Chagan de Chazarie, venue à Byzance pour épouser Constantin V, «fut baptisée selon le rite catholique», qu'elle «fut baptisée Irène», que le bulgare Tzérig «fut baptisé chrétien». Il appelle *patriarches oecuméniques* (p. 69) les pontifes des sièges patriarcaux d'Egypte et de Syrie. Il connaît des sanctuaires «consacrés exclusivement au culte d'une relique célèbre», dont il dit (p. 141) que l'enlèvement de la relique les rendait sans utilité et les privait de tout caractère sacré». Il déclare que «des moines échappaient... à l'autorité ecclésiastique, qui ne pouvait pas plus contre eux que contre les laïques», ajoutant (p. 151) cette note quelque peu naïve: «Les canons des conciles frappent toujours les évêques, les prêtres et les diacres de la déposition, les moines et les laïques de l'excommunication». Il nous montre d'une part (p. 160, p. 168) Constantin V préoccupé «de supprimer les ordres monastiques» ou les «ordres réguliers», lesquels n'existaient pas à Byzance, et il nous parle d'autre part (p. 161) des «moines qui quitteraient les ordres», comme s'il s'agissait des ordres sacrés, que les neuf dixièmes au moins des religieux ne possédaient pas. Certains officiers compromis pas leurs relations avec des moines, par leurs visites et leurs confidences, il veut (p. 164) qu'ils aient «fait une retraite dans un couvent!» Si les saints virent leurs images proscrites par les prélats de 753, ce n'est pas, d'après lui (p. 121), «qu'ils fussent indignes d'adoration» aux yeux du concile. D'ailleurs, ajoute-t-il (p. 137), ce même «concile confirmait ensuite le dogme orthodoxe de l'Incarnation et la divinité de Marie». Ce faisant, les braves évêques iconoclastes émettaient une doctrine très en har-

monie, paraît-il, avec celle de l'Eglise catholique, mais peu d'accord, paraît-il aussi, avec celle du basileus. Car le basileus avait ses opinions à lui sur l'Incarnation comme sur la Sainte Vierge. M. Lombard nous l'affirme: il s'arrête avec complaisance (p. 118) sur «l'hérésie de Constantin relative à la divinité de Marie» et nous montre (p. 119) comment ce prince renouvela «l'hérésie de Nestorius, qui distinguait en Christ deux natures».

Après cela, après la divinité de Marie surtout, on ne s'étonnera pas si j'ose dire que la théologie de M. Lombard dans la question des images est tout ce qu'on peut imaginer de moins sérieux. Pour lui, προσκυνεῖν n'a qu'un sens qui est *adorer*, et toute προσκύνησις est une *adoration*. Les Grecs, qui encore aujourd'hui se *proskynent* si fort au bas de leurs lettres et à la fin de leurs conversations, les Grecs se prennent-ils mutuellement pour des dieux et se rendent-ils l'un à l'autre les honneurs divins? Non, sans doute. Mais n'importe, Constantin V l'a dit, προσκυνεῖν c'est adorer. L'historien de Constantin V ne traduit jamais autrement ce mot lorsqu'il le rencontre dans les textes, et même, lorsqu'il ne l'y rencontre pas, il le supplée, témoin la page 120 où il fait dire à Théophane que les adversaires de l'empereur *adoraient* les reliques. Ces adversaires sont constamment qualifiés d'*iconolâtres* ou, par indulgence, d'*iconodoules*. Ils sont accusés (p. 124) d'avoir professé «l'adoration des images», ce qui est «une restauration de l'idolâtrie païenne». Ils sont accusés (p. 126) d'avoir professé «l'adoration de la Vierge et des saints», ce qui est «une véritable restauration du polythéisme». Leur persécuteur, lui, a tout simplement voulu «arrêter les progrès de l'idolâtrie» dans l'Eglise (p. 124), barrer la route au «paganisme renaissant» parmi les baptisés (p. 126), «rendre à la religion chrétienne un caractère plus élevé et plus spirituel». S'il a traité les moines avec quelque rigueur, c'est que ceux-ci «étaient les partisans les plus acharnés de l'iconolâtrie», grandement intéressés «à maintenir le peuple dans la superstition et l'adoration grossière des images» (p. 149).

Ainsi parle M. Lombard. Evidemment, avant de lancer que «les partisans des images avaient tout à gagner à écarter la discussion du terrain dogmatique» (p. 125), il aurait bien fait d'étudier lui-même le dogme un tantinet. A qui fera-t-il croire que, placée devant une icône, «la grande masse du peuple» adorait l'image matérielle de bois ou de métal? L'iconophilisme s'est surtout développé dans l'Eglise orientale après la défaite définitive des iconoclastes en 843, il s'y est développé jusqu'à tuer dans les âmes le véritable esprit de prière; mais même avec cet excès, qui dure encore, il n'est chrétien d'Orient si arriéré, dans les pires villages perdus, qui traite ses icônes en idoles et les vénère pour elles-mêmes.

Sur ce point capital, l'auteur a manqué de saine critique. La faute en est, comme je le disais en commençant, à une admiration trop vive pour Constantin V, à un désir trop ardent de le réhabiliter en tout. Et cette cause agit d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Je me contenterai, pour ne pas être trop long, de le montrer par deux ou trois exemples.

En 765, Constantin fit périr Stratégios Podapogouros. Pourquoi? Parce que Stratégios, déclare Théophane a. 6257, s'était ouvert à saint Etienne le Jeune des vices contre nature du basileus; parce que Stratégios, répète Théophane a. 6259, était allé auprès de l'ermite du mont Saint-Auxence s'avouer victime des luxures impériales. Or, M. Lombard ne veut pas d'une pareille tache pour son bien aimé. Stratégios, écrit-il p. 17, «avait été arrêté en même temps que dix-huit autres fonctionnaires, et Théophane nous dit lui-même qu'ils étaient accusés de haute trahison. Si Nicéphore avait cru Constantin coupable de tels crimes, il ne les aurait point passés sous silence dans son troisième discours, où nous ne trouvons rien de semblable. Et le diacre Etienne, qui connaissait ce Stratégios, en aurait parlé aussi». Voilà, sans un mot retranché, le raisonnement dont M. Lombard s'autorise pour blanchir Constantin V et ne plus voir désormais (p. 146 et seq.) dans les condamnations à mort et les sentences d'exil de 765 que le châtimement d'un complot dirigé contre la sécurité de l'Etat et la personne du souverain. Théophane, Nicéphore, Etienne permettent-ils de raisonner ainsi? Théophane déclare que les dix-neuf fonctionnaires furent accusés de trahison, oui, il le déclare, mais il déclare aussi très formellement, très explicitement, qu'il n'y avait rien de vrai dans cette accusation: ces malheureux, affirme-t-il, furent calomniés, *συκοφαντηθέντες οὐκ ἐν ἀληθείᾳ*, a. 6257; Constantin les frappa tous par jalousie *φθονῶν αὐτοῖς διὰ τὸ εἶναι αὐτοὺς εὐεϊδεῖς καὶ ῥωμαλέους καὶ παρὰ πάντων ἐπαινουμένους*, a. 6257; il frappa de plus certains d'entre eux, en particulier Stratégios, à cause des démarches faites auprès du reclus auxentien, a. 6257 et a. 6259. Voilà pour Théophane. Le patriarche Nicéphore n'est pas moins formel. D'une part, Nicéphore croyait fort bien Constantin coupable de vices contre nature. Non content de le dire souillé de turpitudes inénarrables, *αἰσχροτήσιν ἀρρήτοις ἐμμολυνόμενον* (Antirrh. I, 18, P. G., t. C, col. 229d), non content de stigmatiser sa vie de chien et de pourceau, *τῆς κυνῶδους ἐκείνης καὶ χοιρείας ζωῆς* (Antirrh. I, 34, col. 289a), il l'accuse très catégoriquement des pires infamies et en appelle sur ce point à ceux des familiers du basileus qui vivent encore: *εἰς τὰ σὰρκὸς πάθη κατασυρόμενος, τὴν τῶν ἀλόγων ζῶων παρήλασε κτηνωδίαν, τοῖς ἀπηγορευμένοις καὶ βαρβάροις καὶ Ἑλλησι καὶ σῶμα καὶ ψυχὴν ὁ δέιλαιος ἐμμολυνόμενος· καὶ ταῦτα οὐκ ὀλίγιστοι τῶν ὑπηρετησαμένων αὐτῷ μέχρι τοῦ δεῦρο περιόντες ἀπαγγελλέτωσαν* (Antirrh. III, 70, col. 504d). D'autre part, Nicéphore affirme que la raison mise en avant dans le procès de 765 fut une basse calomnie. Il dit en toutes lettres de Constantin V au sujet de ces fonctionnaires: *ἐγκλήμασι βαρυτάτοις συκοφαντῶν ὑπάγει ὡς εἰς τὴν ἀρχὴν αὐτῷ ἐπιβουλεύειν πειρωμένους* (Chronicon, p. 74), et il parle ailleurs du basileus au sujet de ses victimes en général comme il suit: *οἷς μὲν βασκαίνων ἀνδρείας καὶ ἀρετῆς εὖ ἔχουσιν, οἷς δὲ τοῦ ἐκπρεποῦς καὶ ἐπὶ ποσὸν προηγμένοις ἐπὶ τὸ εὐχρηστον* (Antirrh. III, 70, col. 505b). Reste le diacre Etienne. Comme les deux autres, qu'il a d'ailleurs précédés, le diacre Etienne met la mort de Stratégios et de son frère au compte de la jalousie impé-

riale: οὐσπερ ἐσχάτως ζήλω φθονήσας πεφόνευκεν (P. G., t. C, col. 1172d). Et quel fondement autre que son imagination reste-t-il à M. Lombard pour affirmer d'une manière absolue la réalité d'une conspiration politique si contestée?

«Légendaire, affirme ailleurs M. Lombard (p. 118), le récit suivant lequel Constantin aurait refusé aux apôtres et même à la Vierge le nom de *saint*». Trois auteurs racontent la chose, en ajoutant aux apôtres les martyrs, les confesseurs, les vierges, tous les saints et toutes les saintes. N'importe, poursuit M. Lombard, «nous n'avons aucune raison d'admettre l'exactitude de ce fait bizarre». M. Lombard est difficile, en vérité. A quelle date Constantin V est-il mort? Le 14 septembre 775. Où trouve-t-on le récit incriminé? Dans la «Vie de saint Nicétas» écrite avant 830; dans la «Vie de saint Etienne» écrite avant 809; dans le «Discours contre Constantin Caballinus» écrit avant 787. Mettez que les deux Vies sont trop tardives, mais le Discours? Une douzaine d'années tout au plus le séparent du Copronyme. Et comment admettre que son auteur pouvait mentir si près des événements, en face des contemporains témoins du règne et au courant de tout comme lui, pour un point d'ailleurs si peu important et si facile à contrôler? M. Lombard ne s'embarrasse pas pour si peu. «Nous avons affaire ici à des légendes», dit-il (p. 118) et il ajoute avec conviction: «L'hérésie de Constantin relative à la divinité de Marie nous est attestée par des témoignages plus dignes de confiance».

Ailleurs encore (p. 131) je lis ceci: «Seuls, les moines et leurs partisans, les femmes, la fraction ignorante et superstitieuse du peuple de Byzance était restée attachée aux images». Et un peu plus loin (p. 134): «Constantin avait avec lui à la fois l'armée, la foule et l'élite intellectuelle de la nation et du clergé». En outre, l'auteur affirme vingt fois pour une la popularité de l'iconoclasme. Que penser de cette popularité? Iconoclaste, l'armée, une grande partie du peuple, le corps des dignitaires impériaux, l'épiscopat, tout cela certes le fut; mais leur iconoclasme s'explique assez par la situation des promoteurs de l'hérésie. Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme étaient empereurs: au cours de leur double règne si long, ils ne cessèrent de conduire leurs soldats à la victoire, de peser sur les masses populaires par leur exemple et leurs mesures, de choisir les fonctionnaires parmi les gens à leur dévotion, de porter aux sommets hiérarchiques les clercs de leur bord. Voilà pourquoi il y eut beaucoup d'iconoclastes. Mais au fond l'iconoclasme n'était point populaire en soi. La preuve en est qu'il ne pénétra point, ou si peu que rien, dans les contrées soustraites à l'autorité politique de Constantinople. A Byzance même, quand l'hérésie ne fut plus sur le trône, il n'y eut à lui rester fidèle, en dehors de l'armée, que les fonctionnaires et les prélats trop liés pas leurs antécédents. Et cela atteste mal une véritable popularité.

Quelques pages plus loin (p. 142), je trouve cette phrase: «Constantin, on ne saurait trop le répéter, ne fut pas un ennemi de l'Eglise, mais un en-

nemi des images, et, plus tard, un ennemi des moines». Pareille distinction, pour être inspirée de ce qui s'imprime chaque jour à Paris dans certaine presse, pareille distinction n'en est pas moins une plaisanterie. L'Eglise approuve le culte des images et le déclare pratique louable; Constantin détruit les images et traque leurs partisans: Constantin est un ami de l'Eglise. L'Eglise applaudit au monachisme et le tient pour le meilleur d'elle-même; Constantin supprime la vie religieuse et torture ses adhérents: Constantin est un ami de l'Eglise. Je ne souhaite pas à M. Lombard de pareils amis.

Je trouve encore à la même page (p. 142): «Il est donc certain que Constantin V, loin de détruire les églises, en a fait construire de nouvelles et les a consacrées au culte». Sur quelles preuves s'appuie cette affirmation? M. Lombard apporte trois textes. Dans le premier il est question non d'églises, mais d'immeubles restaurés par le patriarche Nicéas. Les deux autres parlent simplement d'églises bâties par des iconoclastes et dédiées sans reliques. Où notre auteur voit-il la main de Constantin V dans ces constructions? Là où les textes nous montrent authentiquement cette main, et ils le font plus d'une fois, c'est dans les destructions ou les désaffectations de sanctuaires et de couvents. Mais les vessies parfois sont des lanternes.

Je m'arrête avec le regret d'avoir dû formuler ces réserves et ces critiques. Aussi bien, ne faut-il pas exagérer le désaccord où nous sommes, l'auteur et moi. Otez les deux derniers chapitres, que M. Lombard n'était décidément pas prêt à traiter encore, et nous serions bien près de nous entendre en gros pour tout le reste, sauf, encore une fois, pour les nombreuses pointes d'exagération dues à cette inconsciente partialité que tout historien a donné à une oeuvre de réhabilitation nourrit fatalement pour son héros.

Il convient de tenir compte en outre que l'entreprise offrait de particulières difficultés faute de sources. Sur ce point, la bibliographie dressée à la fin du volume pourrait donner quelque illusion. M. Lombard y fait entrer force documents qui ne lui ont presque rien fourni. Il va même jusqu'à y ranger, dans la partie hagiographique, avec renvoi aux «Acta Sanctorum», des Vies de saints que les «Acta Sanctorum» ne donnent pas, et pour cause. La «Vie de Jean de Monagria» n'existe pas, et l'on ne sait rien sur ce saint Jean. *Les 30 compagnons de Théostériste* (lisez 38) ne sont connus avec quelque détail que par la Vie de saint Etienne le Jeune: du moment que cette Vie est citée comme source, il n'y avait pas lieu de renvoyer à la notice de ces martyrs, ou du moins, si l'on y renvoyait, il aurait fallu indiquer, dans le recueil des Bollandistes, le 12 janvier, où l'on trouve les renseignements les plus développés, plutôt que le 2 juin, où tout se borne à dix lignes. La «Vie de Jean le Psichaïte» était jusqu'ici, non pas imprimée chez les Bollandistes, mais simplement signalée en deux manuscrits: elle a paru depuis dans le «Museon» par les soins de M. Van den Ven. La «Vie de Jacob le Jeune» est encore à découvrir dans les codices, peut-être même à composer de toutes pièces, et l'on ignore quel est ce saint Jacques. Pour la «Vie de Paul in

Crisi», ni la Vie n'existe, ni le saint: M. Lombard veut sans doute indiquer saint Paul de Crète, un martyr connu seulement par la Vie de saint Etienne. Ainsi diminuent les sources historiques de ce règne. Leur peu d'abondance n'était point faite, je le répète, pour rendre commode la tâche de l'historien, et cela est bien à considérer.

Les documents ne manquent pas au contraire pour connaître la doctrine vraie de l'Eglise sur la question des images. Mais ici l'auteur n'a pas daigné les lire tous, si j'en juge par l'exemple de saint Nicéphore. M. Lombard nous signale en effet les oeuvres du patriarche renfermées dans la «*Patrologia graeca*» de Migne, puis il ajoute négligemment: «Cf. l'édition de Pitra, *Analecta sacra et classica*, Rome, 1888». Quelle est cette édition de Pitra? Reproduit-elle les mêmes écrits que la précédente ou donne-t-elle des pages non éditées ailleurs? M. Lombard nous le laisse ignorer et j'ajoute qu'il l'ignore lui-même. La preuve en est que l'ouvrage auquel il nous renvoie ne contient pas une ligne de saint Nicéphore; on y trouve (p. 46) la simple promesse d'un volume de ses oeuvres qui n'a jamais paru. Mais Pitra, l'auteur de cette promesse irréalisée, n'en a pas moins publié plusieurs traités de saint Nicéphore. C'est, pour ne pas parler de l'oeuvre canonique réunie dans le «*Juris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta*», t. II, Rome, 1868, p. 317—368, c'est uniquement dans son «*Spicilegium Solesmense*» et bien avant 1888 qu'il a imprimé ces traités dont le texte ne se lit nulle part ailleurs. Le premier volume du «*Spicilege*», Paris, 1852, renferme le «*De Magnetis testimoniis*», p. 302 — 335, le «*Testimonia LXXX Patrum*», p. 337—370, et l'*Antirrheticus adversus Eusebium*, p. 373 — 503. Le quatrième volume du «*Spicilege*», Paris, 1858, contient l'*Antirrheticus adversus Iconomachos*, p. 233—291, et l'*Antirrheticus adversus Epiphani-dem*, p. 294—380. Que nous sommes loin du volume indiqué par M. Lombard! Et comme la lecture de ces traités aurait fait du bien aux connaissances théologiques de M. Lombard!

Néanmoins, tel qu'il est, «*Constantin V empereur des Romains*» a sa place marquée dans la bibliothèque de quiconque veut étudier le VIII-e siècle oriental et dans la bibliothèque de tout byzantiniste. Et il est à souhaiter que l'auteur, qui est jeune et qui écrit bien, reprenne un jour la question de l'iconoclasme tout entière et la traite dans son ensemble. En examinant les textes de plus près, en se familiarisant avec les institutions ecclésiastiques des Byzantins, en dépouillant certaines préventions fâcheuses, il peut nous donner sur cette querelle de cent quinze ans l'oeuvre capitale que chacun désire et que M. Ch. Diehl a louée sans doute par anticipation en appelant la présente histoire, dans sa préface, «une étude complète, attentive, conduite avec une méthode rigoureuse et une critique sévère».